
Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte

Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris

(Institut historique allemand)

Band 11 (1983)

DOI: 10.11588/fr.1983.0.51412

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

David STEVENSON, *French War Aims against Germany (1914–1919)*, Oxford (Clarendon Press) 1982, 283 p.

Aussi curieux que cela puisse paraître l'historiographie française s'est peu intéressée à l'histoire des buts de guerre de la France pendant le premier conflit mondial. On disposait principalement de l'article de Pierre Renouvin, «Les Buts de guerre du gouvernement français, 1914–1918», publié dans la «Revue Historique» en 1966. Au fond cette lacune n'est pas tellement étonnante. Elle tient à la conception que les Français se sont faits de la guerre, une guerre qu'ils n'ont pas voulue, une guerre qui leur a été imposée par un agresseur. Dans ces conditions quel autre but de guerre pouvait-on avoir que de repousser l'agresseur hors du territoire national, en comptant dans celui-ci évidemment l'Alsace et la partie de la Lorraine perdues en 1871 ? Il va de soi que ce sentiment, semble-t-il partagé par les historiens, ne correspond pas à la réalité, même s'il avait pu être vrai au début. Une guerre qui a duré quatre ans ne pouvait pas manquer de susciter des réflexions sur ses objectifs. L'excellente étude de David Stevenson est donc la bienvenue. Il élargit considérablement le propos de Pierre Renouvin. Il ne s'interroge pas seulement sur les buts de guerre du gouvernement français, mais il les confronte en permanence, non seulement avec ceux des alliés de la France, mais surtout avec l'opinion publique française. Il introduit donc une dimension nouvelle dans l'analyse de la question en ne se limitant pas à des considérations de caractère diplomatique.

David Stevenson a divisé son ouvrage en sept parties, pour les premières assez classiques, la période qui s'étend d'août 1914 à juillet 1916 celle qui de juillet 1916 à mars 1917 voit une véritable mise en forme de buts de guerre à l'époque du ministère Briand, puis les remises en question avec la crise de 1917, et enfin le ministère Clemenceau. Les trois dernières parties confrontent les buts de guerre avec la «paix» en trois moments, celui de l'armistice, celui de l'attente de la Conférence de la Paix, celui enfin de la confection du traité de Versailles. Inutile de dire que tous les aspects de la question sont passés au crible avec minutie et pertinence.

Je m'arrêterai ici plus particulièrement sur deux thèmes de l'ouvrage qui sont d'ailleurs liés. Le premier est la possibilité qu'auraient eu les responsables pendant cette guerre de s'interroger et d'évaluer le rapport entre l'immensité des pertes subies et des destructions opérées et les objectifs. Il est certain que lorsqu'on essaie de répondre après coup à cette question, on est tenté de se demander à quoi tout cela a servi, et de reprendre le mot de Clemenceau, «Tout cela aura peut-être été inutile» (p. 214). Il y a évidemment des hommes qui y ont pensé, et on sera peut-être surpris d'apprendre que parmi eux il y a eu Maurice Barrès se demandant avec angoisse vers la fin de la guerre si, sous prétexte de sauver la nationalité française, on n'était pas en train de l'anéantir. Mais dans la pratique par une sorte de mouvement inéluctable, une fois engagé dans ce cauchemar il était pratiquement impossible d'en sortir autrement que par la victoire ou la défaite. D'ailleurs si toutes les tentatives de paix blanche ont échoué, ce n'est pas par le fait du hasard ou de la malignité des hommes.

Un deuxième thème que développe l'auteur est la chance des gouvernements français d'avoir disposé d'une grande autonomie de décision par rapport à toutes les pressions qui pouvaient se faire jour à l'intérieur du pays. C'est exact, et David Stevenson passe en revue toutes les forces organisées ou non qui composaient l'opinion pour nous montrer qu'aucune n'a joué de rôle décisif. Mais cela n'est vrai que dans des limites assez étroites, à partir du moment où le consensus qui avait rassemblé la très grande majorité des Français était respecté, c'est-à-dire la récupération de l'Alsace-Lorraine et au moins l'apparence de l'abaissement de l'Allemagne. Ceci étant, les dispositions prises étaient largement de l'initiative des gouvernants, mais des cadres infranchissables avaient été tracés. En supposant que des responsables l'aient souhaité, des résultats de la guerre qui auraient strictement respecté les principes de Wilson et qui auraient été fondés, non sur l'abaissement de l'Allemagne, mais sur une Europe réconciliée, n'auraient eu aucune chance d'être acceptés par l'opinion française.

Il est certain que l'issue de la guerre a été très décevante surtout quand on connaît la suite, mais pouvait-il en être autrement? C'est d'ailleurs ce que l'auteur semble bien croire!

Jean-Jacques BECKER, Clermont-Ferrand

Karl-Heinz KLÄR, *Der Zusammenbruch der Zweiten Internationale*, Frankfurt, New York (Campus-Verlag) 1981, 8°, 365 S.

Bei der hier kurz vorzustellenden Dissertation des Verfassers handelt es sich um den ersten Teil einer auf drei Bände geplanten Untersuchung über den Zusammenbruch der Sozialistischen Internationale im Ersten Weltkrieg. In dem vorliegenden Band versucht Klär zu zeigen, wie der seit 1889 bestehende Zusammenschluß sozialistischer Parteien zu Beginn des Krieges zerbrach. Fast alle nationalen sozialistischen Parteien unterstützten die Kriegsanstrengungen ihrer Regierungen, sei es aus Täuschung über den Charakter des Krieges als angeblichen Verteidigungskrieg, sei es aus der Hoffnung heraus, über diese kriegsbejahende Haltung zu einer Partizipation an die Herrschaft zu gelangen. Dies sind nun keinesfalls neue Erkenntnisse der Geschichtswissenschaft¹. Klär vermag jedoch – durch den Vergleich der Entwicklungen der größeren nationalen sozialistischen Parteien in den letzten Jahren vor dem Krieg, in der kritischen Phase unmittelbar vor der Entfesselung des Weltkrieges und in den ersten Kriegsmonaten – den Prozeß des Zusammenbruchs der Internationale genauer als bisher zu analysieren.

Dieser Prozeß des Zusammenbruchs war mit dem Kriegsbeginn und mit der Zustimmung der größeren nationalen sozialistischen Parteien zu den Kriegsanstrengungen ihrer jeweiligen Staatsführungen noch nicht abgeschlossen. Denn die Zustimmung zu einem Verteidigungskrieg widersprach nicht völlig den Traditionen der Sozialistischen Internationale, auch wenn die internationalen Sozialistenkongresse seit 1907 versucht hatten, aus der Internationalen ein Friedensinstrument zu machen. Erst als aus der Zustimmung zu einem Verteidigungskrieg eine zum mindesten stillschweigende Bejahung des Willens der Staatsführung und der bürgerlichen Parteien zu einem Siegfrieden mit – wenn auch gemäßigten – Kriegszielen geworden war, zerbrach endgültig die internationale Solidarität der sozialdemokratischen Parteien. Dies war, wie Klär überzeugend herauszuarbeiten vermag, etwa an der Jahreswende 1914/15 der Fall. Markiert wurde der Zusammenbruch der Zweiten Internationale durch die getrennten Konferenzen der sozialistischen Parteien der beiden kriegführenden Koalitionen zu Beginn des Jahres 1915, mit deren kurzen Schilderung Klär den vorliegenden Band abschließt.

Nicht ganz befriedigen kann die Art der Darbietung seiner Untersuchung. Einmal erschwert das Verhältnis des Textteils zum mindesten gleich langen – aber getrennt und ohne die Benutzung erleichternde Hinweise auf die Seitenzahlen des Textteils gedruckten – Anmerkungssteil die Lesbarkeit des nur sehr grob gegliederten Bandes. Seine polemische und etwas saloppe Schreibweise wirkt zunächst sehr erfrischend und entspricht seiner Absicht, seine Betroffenheit über die von ihm geschilderten Ereignisse und Tendenzen nicht zu verleugnen, da das für die zukünftige Entwicklung so folgenreiche Geschehen keine kontemplative Studie »sine ira et studio« erlaube (S. 16). Doch entgeht er dabei nicht immer der Gefahr einer parteilichen Stellungnahme, auch wenn er diese Gefahr erkennt und gelegentlich auch, z. B. bei

1 Aus der Fülle der Literatur seien nur einige wenige neuere Arbeiten genannt: Agnes BLÄNSDORF, *Die Zweite Internationale und der Krieg. Die Diskussion über die internationale Zusammenarbeit der sozialistischen Parteien 1914–1917*, Stuttgart 1979 (vgl. Rezension in: *Francia* 9 [1981] S. 835f.); Julius BRAUNTHAL, *Geschichte der Internationale*, Bd. I u. II, Berlin/Bonn-Bad Godesberg² 1974; Georges HAUPT, *Der Kongreß fand nicht statt. Die Sozialistische Internationale 1914*, Wien/Frankfurt/Zürich 1967. Für weitere Literaturangaben vgl. das Literaturverzeichnis bei KLÄR, S. 338–359.